

FRAGMENTS DU JOURNAL.

**Crise parlementaire en France. L'éléphant
échappé. Buonarrotti, l'exilé. Son portrait
et son caractère.**

5 juin.

La crise parlementaire est à son comble... pourquoi mon sang bouillonne-t-il ainsi? pourquoi suis-je possédé du désir de partir pour Paris? c'est que j'aime mon pays, c'est que je deviens patriote par la tête, comme je l'étais par le cœur, et que de cette bataille parlementaire, je le sens, je le devine, dépend le sort de ma génération. La lutte est vigoureusement engagée, la discussion de la chambre est palpitante d'intérêt, tout y est dramatique, tout y est solennel! Le terrain est défendu pied à pied par les membres de l'opposition... leurs discours

sont pleins de raison, de patriotisme et de dignité. C'est un beau spectacle, une grande leçon pour la France, une leçon qui ne doit pas être perdue.

5 juin.

Ma sœur exige ma promesse de ne point quitter Genève en ce moment... Pressentant l'irrésistible tentation à laquelle je suis en proie d'arriver au plus vite au grand foyer des événements, elle prend l'avance, et me supplie, au nom de ma famille, de ne pas sortir de ma retraite, de ne pas les livrer tous aux inquiétudes que ferait naître ma témérité si j'étais à Paris... J'obéirai ! mais qu'il m'en coûte !

Quelque inaperçu, quelque peu importante que puisse être dans la foule un individu de bonne volonté, quelque infime que soit le poids qu'il ajoute à la résistance générale, il remplit cependant un devoir sacré envers son pays, quand il fait acte de présence au moment de ces grandes crises politiques, d'où peut dépendre le sort de la société. J'obéirai, je le répète ; mais cette obéissance ne me rendra pas le calme... Loin de là ! j'attendrai avec anxiété le dénouement d'un drame dont les péripéties doivent faire battre le cœur de tout citoyen qui aime son pays, et qui a foi dans son avenir. La vie stu-

dieuse, en élargissant la sphère des idées, inspire à l'homme des sentiments plus grands, plus nobles et plus généreux ; l'individualité disparaît... On plane sur le monde de toute la hauteur d'une intelligence émancipée et d'un cœur que les intrigues et les corruptions n'ont pas encore flétri.

7 juin.

Malgré la vigoureuse défense de la gauche, la loi du double vote a passé. Paris est dans l'agitation ; les députés de l'opposition sont acclamés par des acclamations ; les cris de *Vive la Charte!* sont opposés aux cris de *Vive le roi!*... La population commence à s'agiter, l'émeute est menaçante... Que va-t-il en résulter, grand Dieu !... et je suis ici enchaîné par ma promesse !

17 juin.

Les journaux sont remplis des relations des troubles de Paris... Des citoyens paisibles chargés par des cuirassiers, des femmes, des enfants sabrés, renversés... Ah ! j'en frémis d'horreur et d'indignation !... Ce qu'il me faut de courage et d'efforts pour rester ici, nul ne pourrait le comprendre !

18 juin.

L'orage s'apaise, le gouvernement triomphe.

et ce drame politique qui tenait en émoi l'Europe entière, aura été terminé par le procès et l'exécution de Louvel... de ce misérable à qui tout bon Français doit souhaiter une éternité de peines pour le mal qu'il a fait à notre pays et à la cause constitutionnelle.

20 juin.

La tête encore remplie des rassemblements, des charges de cavalerie, des cris du peuple, je crus un instant ce matin, en entendant une rumeur extraordinaire dans la ville, que les pacifiques Gênois s'étaient ameutés contre leur paternel gouvernement; je me lève à la hâte, je descends, je cours, guidé par la clameur... et je trouve toute une population en fermentation, toute une garnison sous les armes pour guerroyer contre un éléphant furieux qui avait parcouru la ville en brisant fenêtres et boutiques, et qui s'était finalement laissé claquemurer dans une enceinte attenante à la caserne et aux remparts.

Le noble animal, ainsi resserré, déchargea d'abord sa colère sur des affûts de canon qui se trouvaient là; il les enlaçait de sa trompe, les secouait, les jetait au loin, puis les quittait pour prendre et lancer, un à un, les nombreux boulets entassés auprès des affûts; sa force, sa beauté, le fracas qu'il faisait autour de lui, la

Crainte qu'il inspirait, le désespoir de celle à laquelle il appartenait, l'agitation des groupes, l'attente qui se peignait sur toutes les figures, pendant que les pesants projectiles retentissaient sur les murs et sur les toits, la retraite précipitée des spectateurs les plus rapprochés, lorsque les pas de l'éléphant se faisaient entendre près de la muraille où les artilleurs avaient percé un trou pour pointer leur canon, tout donna à cette scène un je ne sais quoi d'étrange et d'attrayant qui captivait l'attention et l'intérêt.

La pauvre maîtresse de l'éléphant l'appelait, tout en larmes, d'une voix douce et caressante, et lui donnait en vain les noms les plus tendres.

— Ce sera le second que je perdrai depuis six mois, disait-elle au syndic de la garde, car je le vois, il faudra finir par le tuer comme celui de Venise... il ne s'apaisera pas!

— Rien ne presse, madame, répondit avec bonté le magistrat; il est en sûreté, vous le voyez, il ne peut plus nuire à personne.

— Ah! monsieur, il brisera tout, il nous ruinera... il faut le tuer, il faut le tuer...

Puis se repentant tout à coup de sa détermination, elle collait sa figure à l'ouverture pratiquée dans la muraille et appelait de nouveau son favori, son pauvre petit dont la rage semblait croître à chaque minute.

Enfin après bien des hésitations et des tentatives, on braqua le canon qui fut tiré au moment même où l'éléphant s'était tout à fait rapproché de l'ouverture ; le boulet, en lui traversant la tête, l'étendit roide mort, à la grande joie de tous les assistants. Pour moi, en contemplant de près ce monstrueux cadavre que j'avais vu la veille encore plein de vie et d'intelligence, je plains le sort du noble animal qu'on avait enlevé à ses vastes forêts, à son brûlant soleil pour l'exposer dans une étroite cage aux rigueurs de notre climat d'Europe, et aux importunités des curieux.

5 juillet.

Il est à Genève un vieillard qui, depuis longtemps, excite ma curiosité ; dès les premiers moments que je le rencontrai, sa tournure, sa mise, sa démarche, me frappèrent : un chapeau à larges bords couvre sa blanche chevelure ; son front est large et bombé, ses yeux, surmontés de sourcils touffus, sont vifs et brillent souvent au milieu des larges verres de ses lunettes de fer ; sa figure caractérisée lui donne un aspect vénérable, et quoique sa tête soit inclinée sur sa poitrine, et que ses épaules soient voûtées, on voit à son cou nerveux, à sa charpente osseuse, que la vigueur et la force furent un

jour l'apanage de cet homme que les traverses de la vie doivent avoir plus usé que l'âge.

Été comme hiver, il porte le même habit, le même gilet à la Robespierre, les mêmes culottes noires que ne joignent pas tout à fait ses demi-bottes à l'écuycère ; costume assez étrange par lui-même, et qui suffirait seul pour le faire remarquer, si quelque chose de fier et d'original ne vous forçait à jeter les yeux sur ce sexagénaire qui vous croise à chaque instant dans les rues étroites de Genève, un livre de musique sous le bras, en passant près de vous d'un air grave, préoccupé et mystérieux.

— C'est *Buonarotti*, avait répondu madame Pappou à ma première demande : Buonarotti le républicain, le descendant direct de Michel-Ange, qui donne des leçons de chant et d'italien pour gagner sa vie. Ce qu'il a fait, ajouta-t-elle, et ce qu'il était avant son arrivée à Genève, d'autres vous en instruiront mieux que moi sans doute ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que, mettant à part l'exagération de ses principes politiques, il est peu d'hommes, malgré son air sombre et bourru, qui aient un cœur aussi généreux et aussi charitable que le sien.

Ce peu de mots ne firent qu'augmenter le désir que j'avais de lier connaissance avec le sin-

gulier personnage dont le nom, les manières et l'existence aventureuse parlaient si fortement à mon imagination; j'eus donc le soin, pour y parvenir, d'aborder le vieux conventionnel Forestier, chaque fois que j'apercevais Buonarotti près de lui, à la promenade; mais ce dernier ne s'y arrêta que peu de minutes, et, quelque avance que je lui fisse, jamais il ne m'avait adressé une de ses rares paroles. Piqué, formalisé même de ce dédaigneux silence que j'attribuais plus encore à l'orgueil qu'à la bizarrerie, je résolus de ne plus faire aucune attention à lui.

Un soir, pourtant, où nous nous trouvions ensemble dans le cabinet de lecture du libraire Paschoud, il tourna vers moi des regards satisfaits en m'entendant parler avec feu des événements de Naples; puis, me tendant la main, il me dit :

— C'est bien, jeune homme !...

Dès lors il devint plus communicatif, et m'ayant rencontré quelques jours après, il m'arrêta pour m'annoncer que la révolution de Naples était accomplie. Sa figure, toujours si sombre, était radieuse; sa tête s'était redressée, et dans ses yeux brillait une superbe joie lorsqu'il s'écria :

— *Italia mia! Italia mia!*... l'heure de ton affranchissement serait-elle donc enfin sonnée?

L'enthousiasme de Buonarotti pour la cause

de l'Italie m'a gagné le cœur; depuis ce moment je m'intéresse davantage aux destinées de ce beau pays, j'en étudie la langue avec un nouveau zèle, et pour que mes progrès deviennent plus rapides, j'ai pris pour maître d'italien le descendant de Michel-Ange. C'est demain que nous commencerons nos leçons.